

Au moment où Firmin allait hasarder son compliment, un nouvel incident lui coupa la parole et détourna son attention. Les buissons s'étaient ouverts de nouveau et avaient livré passage à une douzaine de routiers qui cernèrent les marchands.

Firmin était trop instruit des mœurs des bandits pour provoquer leur fureur par une résistance inutile. Il n'essaya donc pas de se défendre et ne chercha qu'à les adoucir en leur obéissant docilement.

Tout l'argent qu'ils avaient amassé avec tant de labeur pendant six mois de courses et de privations leur fut enlevé en un clin-d'œil. Le vieux colporteur ne put retenir un soupir. Les bandits leur prirent aussi leurs balles, et ne leur laissèrent que leurs haillons, trop misérables pour être emportés.

—Ayez pitié de nous, leur disait Narcisse ; nous sommes de pauvres pères de famille ; ne condamnez pas nos femmes à rester veuves et nos enfants orphelins.

—Paieriez vous rançon ? demandèrent les brigands. L'avarice l'emporta sur la prudence, et Firmin, qui se voyait déjà ruiné, se hâta de répondre :

—Comment la paierions-nous, quand vous nous prenez toute notre fortune ? nous serons obligés de retourner dans notre pays en mendiant notre pain.